

encouragements, ce qui contribue à entretenir des relations réciproques et à rendre les liens plus chaleureux.

Par ailleurs, face à une société marquée par un effritement des formes usuelles de solidarité, les amorces de soutien et de reconnaissance mutuelle prodigués par les sites Web communautaires jouent un rôle d'entraide. Les expressions publiques de la tristesse qui accompagnaient le deuil sont aujourd'hui refoulées, et ce pour de nombreuses raisons (laïcisation de nos sociétés, dispersion des familles, fait que la démonstration publique de son malheur ne soit plus très acceptée, etc.). Or Internet vient combler ce manque de rituel, et le site *www.traverserledeuil.com* en est un exemple. Le besoin de soutien social, éprouvé à la disparition d'un être cher, est comblé en célébrant la mémoire du défunt, en partageant son ressenti avec des personnes ayant connu la même expérience.

Un havre de consolations sociales

Un besoin de même nature se retrouve dans la multiplication des sites de partage et d'écoute mutuelle entre patients souffrant d'une même maladie, entre travailleurs partageant leur stress, entre blogueurs victimes de la même persécution politique. Et il compense l'insuffisance ou le délitement des lieux institutionnels spécialisés dans ces formes d'écoute mutuelle.

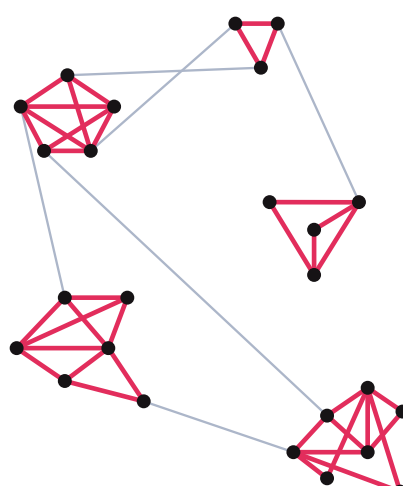
Notre sociabilité s'organise autour d'une articulation entre le « bonding » (action de sympathiser) et le « bridging » (établissement de contacts). Le « bonding » consiste à s'entourer de personnes qui sont capables de nous donner un soutien, de la connectivité et de l'entraide, tandis que le « bridging » consiste à accroître la connectivité sociale, c'est-à-dire à se connecter avec des personnes éloignées de notre sociabilité initiale.

La part du « bridging » est plus importante que dans le passé, même si la plupart des relations nouées restent des échanges avec des personnes que l'on connaissait déjà. Ainsi, sur l'exemple du site de partage de photos en ligne *Flickr*, Christophe Prieur et Stéphane Raux, de l'Université Paris-Diderot, ont mesuré pour chaque commentaire émis à l'instant *t* la distance qui séparait l'émetteur du destinataire à l'instant *t - 1* ; ils ont montré en 2009 que 75,6 pour cent des commentaires repré-

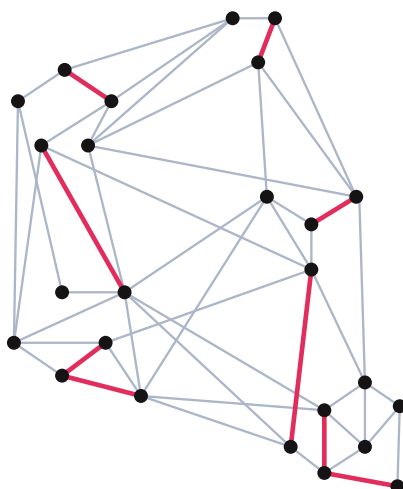
L'AUTEUR



Nicolas AURAY est maître de conférences en sociologie à Télécom ParisTech et membre du Laboratoire de traitement et de communication de l'information (CNRS-Télécom ParisTech).



Réseau de petites unités collectives à liens forts



Réseau individualiste à liens faibles

— Lien faible — Lien fort

3. À L'ÈRE D'INTERNET, les sociétés passent d'une organisation en petites unités structurées par des liens forts (*en haut*), à un individualisme en réseau où dominent les liens faibles et plus distants (*en bas*).

sentent des échanges avec quelqu'un avec qui le membre avait déjà échangé (nouant ainsi un lien dit « répété »).

Un point déterminant est la possibilité qu'offre Internet d'activer des liens avec ceux qui sont nos « amis d'amis ». Cette transitivity des réseaux sociaux peut être quantifiée par un indicateur donnant la probabilité pour que, si un individu A est ami d'une personne B qui est amie avec une troisième personne C, les deux termes A et C de la triade soient eux-mêmes amis. Des études convergentes, tentant de mesurer la transitivity sociale sur des sites connectés à Internet, montrent que celle-ci est beaucoup plus élevée que dans un milieu hors ligne constitué des mêmes nombres d'individus et de liens interpersonnels (elle le serait jusqu'à 40 fois).

Internet rétrécit le monde

Le petit monde d'Internet est resserré, car il crée des relations de traverse. La structure des liens interpersonnels sur des plateformes de partage de contenus est fortement déformée par rapport à la structure des liens interpersonnels dans le monde réel. Comme le montrent toutes les études, la composante connexe d'un réseau social sur Internet – le plus grand sous-réseau dont les membres sont reliés – est trois à quatre fois plus grande que dans le monde réel : sa taille atteint 85 pour cent de la taille totale du réseau (même en adoptant des règles strictes, en imposant une ancienneté de trafic de 15 jours entre deux personnes pour dire qu'elles ont eu une activité mutuelle).

Mais ce constat doit être modéré. D'une part, l'épaisseur de cette exploration sociale à distance est très inégalement distribuée dans la population. De façon étonnante, une inégalité de distribution se reconstitue à l'intérieur même de populations socialement homogènes, y compris favorisées. Une étude, réalisée en 2002 par Lada Adamic, aux Laboratoires de Hewlett-Packard, et ses collègues, l'illustre. Elle portait sur un réseau social constitué d'étudiants d'une grande université américaine. Bien que ces étudiants soient pour la plupart d'origine sociale favorisée et hautement diplômée, l'étude a montré que 20 pour cent des membres du réseau concentraient 80 pour cent des liens d'amitié. Une courbe similaire de la distribution des liens a été retrouvée dans



4. L'ENVOI DE MESSAGES
anodins, dépourvus de véritable information, a pour fonction d'entretenir des relations et de les rendre plus chaleureuses. De tels échanges contribuent aussi à compenser la déliquescence du lien social classique.

la plupart des réseaux sociaux, au point d'en faire la principale régularité statistique gouvernant les sociabilités en ligne : il s'agit d'une loi de puissance, ce qui signifie que le nombre de membres ayant n amis est à peu près proportionnel à n^a , où a est un exposant négatif fixé.

D'autre part, la connectivité se modère d'elle-même par des sortes de rites et d'implicites qui structurent le fonctionnement des réseaux sociaux. Comme l'a montré Antonio Casilli, de l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales, à Paris), une surabondance d'amitiés affichées peut impliquer que l'utilisateur en question est « trop léger » dans ses relations sociales. Il est alors un « collectionneur de liaisons », un superficiel, qui papillonne d'un ami à l'autre. Ainsi, sur *Myspace*, ces êtres prêts à poster des photos ou des remarques aguicheuses pour se faire ajouter par des milliers, voire des centaines de milliers, de contacts sont explicitement traités de *whores*, de putains. Il faut savoir élaborer son réseau d'amis pour qu'il ait la bonne taille, la bonne composition, la bonne densité et les bonnes articulations. Ne serait-ce que pour paraître humain : sur *Twitter*, par exemple, une surabondance d'abonnements indique souvent que l'on a affaire à un spammeur ou bien à un *bot* (un logiciel qui simule une présence humaine).

Un dernier débat, central pour les designers des outils, existe sur la question de savoir quelle serait la façon « optimale »

d'arbitrer sur la taille de ces dynamiques exploratoires. Il a été ouvert aux États-Unis par Sinan Aral et Marshall van Alstyne. Ces chercheurs en sciences de l'information ont voulu mettre en évidence que, s'il est vrai que nos contacts éloignés (les fameux « liens faibles ») sont en meilleure position pour nous apporter des informations nouvelles, ils le font rarement car, par définition, nous interagissons peu avec eux et de manière espacée dans le temps.

S. Aral et M. van Alstyne ont notamment étudié pendant dix mois les courriels d'une société de recrutement de cadres. Les recruteurs qui étaient liés à un nombre restreint de contacts forts recevaient davantage d'informations nouvelles (le nom de nouveaux candidats) par unité de temps que ceux ayant de nombreux liens faibles. Les deux chercheurs ont développé un modèle qui montre que la supériorité des liens forts est limitée à l'acquisition d'un certain type d'informations : celles qui ont une valeur stratégique. Il y a donc aussi un surprenant pouvoir des liens forts.

Une insécurité cognitive

La transformation qu'apporte Internet concerne enfin le rapport à l'information et au savoir. Dans ce cadre, Internet fait advenir des phénomènes d'insécurité et de remise en cause des autorités. Les technologies de l'information et de la communication ont augmenté la quantité globale d'informations qui nous parviennent ; mais elles ont surtout développé une situation d'insécurité cognitive, du fait de l'ignorance sur la source de l'information.

À côté des témoignages venus de proches, où l'information est enchâssée dans une structure d'interconnaissance interpersonnelle qui permet d'en garantir la crédibilité, à côté également des médias de masse qui offrent une information vérifiée ou certifiée, voire officielle, émergent des canaux de communication transversaux ou horizontaux par lesquels arrivent des informations non garanties, surprenantes mais officieuses, et susceptibles de poser des problèmes de confiance. Notamment, Internet constitue une caisse de résonance pour la circulation d'histoires urbaines ou de rumeurs : c'est un « formidable amplificateur de rumeurs », selon les termes de Pascal Froissart, sociologue à l'Université Paris VIII.

Avec la multiplication et la fragmentation en petits morceaux et en versions



5. L'ACCUMULATION DE PLUSIEURS CANAUX D'INFORMATION conduit à une intense sollicitation du sujet. Ce dernier, s'il en a les capacités, peut réagir positivement à cette situation en développant un régime d'hyperattention.